

—Citoyens, je ne crains point de me faire connaître : on me nomme Anselme de Vauban.

—Anselme de Vauban ! s'écrie avec force le farouche républicain. Tu es porté sur la liste des suspects ! Demain chez toi une visite doit être faite.

—Et de quoi peut-on donc me soupçonner ? D'avoir donné asile au ci-devant comte de Morelly, signalé comme traître à la république.

En ce moment, un rayon de lune, se dégageant des nuages, éclaire d'un pâle rictus le front du comte de Morelly. Le chef républicain pousse un cri de joie dont le rivage retentit : la reconnu sa victime !.....

—C'est le comte de Morelly lui-même ! s'écrie-t-il : par l'enfer, tu n'échapperas plus de mes mains !... Tu ne me trompes pas, comte, ou tu n'auras pas assez de sang dans tes veines pour assouvir toute ma vengeance.

En parlant ainsi, le brigand à bonnet rouge brandit son sabre, et hurle d'une voix féroce les plus épouvantables blasphèmes.

—Citoyen Caracalla (1), ajoute un homme digne de ce monstre, voilà apparemment des fédéralistes, h ! j'ai le nez fin, moi. J'en ai à moi tout seul, dénoncé une fameuse sottise ; et ceux-ci sentent la guillotine d'une lieue.

—Le citoyen Caracalla a nommé cet homme le comte de Morelly, dit le second sicaire ; c'est donc un traître de chouan ! Je vais employer la forme de procès expéditive : sur le respect que je dois à la guillotine, mon sabre vous aura bientôt débarrassés de ce ci-devant tout le premier.

—Malédiction ! s'écrie le chef en brandissant le bras de l'assassin déjà prêt pour frapper. Je briserai le crâne de celui qui osera verser une seule goutte de son sang ! Il faut pour cet acte des supplices dignes de ma vengeance ; je veux avoir seul la gloire et le plaisir de les inventer.

—A la bonne heure ! citoyen Caracalla, les habitants de Marseille ne doivent trop de services pour nous puissions nous opposer à vos moindres volontés. Nous vous donnons la tête de ce chouan ; vous pourrez la friser à votre fantaisie.

—Braves sans-culottes, je vous en mets cent pour celle-ci que je me suis réservée, dit l'infâme brigand en brandissant la tête du comte. Puis, se penchant au comte lui-même : Monsieur de Morelly, dit-il avec une amère ironie, vous vous flattez d'échapper encore ! Mais vous n'avez donc oublié que la vengeance est pour mon cœur une volupté !... Au fort Saint-Jean, citoyens !

—Au fort Saint-Jean ! répète la foule, ivre d'une joie satanique.

—Mort aux ennemis du peuple, à la nation ! vocifèrent quelques voix détachées du cœur tumultueux dont les échos répétaient les mots.

La porte du fort a crié sur ses gonds et laisse voir une multitude d'hommes armés de sabre, de pistolet et de poignards, coiffés de hideux bonnet rouge, et

dont le visage, aux traits durs, aux yeux enflammés, au teint livide, annonce des tigres avides de carnage. La troupe bruyante de ces patriotes, moitié soldat, tout à la fois juges et bourreaux, circule confusément dans une vaste salle basse, à la lueur des torches résineuses, dont la flamme livide et la noire fumée donnaient à ce lieu de terreur un aspect sépulcral.

Les deux captifs, Anselme et le comte de Morelly, sont reçus avec des acclamations de joie par cette horde de sans-culottes, qui, voyant dans ces infortunés de nouvelles victimes, se délectent déjà à l'idée de voir couler leur sang.

—Citoyens, s'écrie le féroce Caracalla, gloire à la nation ! Voici un ci-devant que je vous amène.

—Vive Caracalla !... vive la république !... répond une voix de l'affreuse assemblée.

—Vive la guillotine ! et mort aux aristocrates ! ajoute en revivifiant la foule des cannibales.

Qui pourrait peindre les sentiments des deux malheureux prisonniers, à la vue de ces barbares, de ces tigres à figures humaines ?... Anselme et son compagnon sont placés au milieu de l'enceinte enfumée qui sert à la fois de corps-de-garde et de tribunal aux furieux démagogues, sous le joug desquels gémit la cité. Hélas ! en ce moment, autour des deux victimes, quel spectacle se prépare !

La dérision et l'insulte, jointes aux menaces, se multiplient sous mille formes diverses. Tandis que le vin circule dans l'assemblée, une bande de ces forcenés, dans l'excès d'une joie féroce, danse en cœur la *carmagnole*. Chaque soldat, en passant une main sacrilège sur le visage du vénérable Anselme et du comte de Morelly, les frappe audacieusement, et les abreuve des plus dégoûtantes humiliations. Pendant cette scène, digne d'une horde d'autrophages, un soldat monte sur une estrade qui s'élève au fond de la salle, et entonne d'une voix forte ce chant national, qui est comme l'abrégé des discours incendiaires dont retentissaient alors de toutes parts les tribunes révolutionnaires :

De sang ! du sang !... L'égalité
Frappo l'orgueil qui nous déshonore.
L'échafaud, de la liberté
Peut seul éterniser le règne !
Peuple, lève ton bras puissant
Pour conquérir l'indépendance :
C'est dans un bapême de sang
Qu'il faut régénérer la France !

Et cent voix réunies avec l'explosion d'une fureur délirante

font redire à l'écho de la sombre voûte cet épouvantable refrain :

C'est dans un bapême de sang
Qu'il faut régénérer la France !

Le féroce chanteur continue avec une exaltation toujours croissante :

Vertus, qui troublez nos succès,
La république vous rejette,
Les riches ne sont plus Français :
Prenez leurs trésors et leur tête !
Gloire ! gloire à l'âge nouveau !
Dites presto à l'État la puissance.
Au gré du peuple, le bourreau
Dit seul des lois à la France !

La voûte de la salle retentit de nouveau de ces horribles paroles :

Au gré du peuple, le bourreau
Dit seul des lois à la France !

Une pensée tourmente surtout le cœur d'Anselme : c'est le souvenir de Célestine. Oh ! que leur séparation va être cruelle pour cette pauvre enfant !... Il se représente sa douleur, ses larmes, son désespoir ; il se demande qui la consolera en son absence, qui lui rendra les soins et la tendresse d'un père.

Le comte de Morelly a compris l'affliction du vieillard, et son désespoir est d'autant plus extrême, qu'il se reproche d'être la cause du malheur qui vient de peser sur Anselme, et préparer des peines cruelles à son intéressante protégée.

Caracalla, à qui tout paraît obéir dans ce séjour d'effroi, après quelques moments d'absence, a reparu au milieu de ses dignes créatures. Écartant la foule brutale qui se presse autour des deux victimes pour leur prodiguer l'outrage et l'humiliation, le terrible républicain, montrant avec affectation ses traits teints d'un sang récemment versé, adresse ces paroles au comte de Morelly.

—Suivez-moi, comte. Une demeure convenable vous a été préparée. Ce sang encore fumant vous fait voir que j'ai bien voulu me donner moi-même cette peine. Venez... le moment est arrivé pour vous d'apprendre si je sais haïr."

Au geste de sa main, une porte grillée s'est ouverte au fond de la salle, et un homme noir, à long bonnet rouge, d'un aspect repoussant, paraît sur le seuil, comme le génie du mal aux portes de l'enfer. Cet horrible géôlier, à la ceinture duquel sont suspendues d'énormes clefs à côté de deux pistolets, tient dans

sa main gauche une lanterne sourde qui projette une lumière incertaine, et dans sa droite un long coutelas. C'est lui, sans doute, qui doit présider au massacre des deux prisonniers.

A cette vue, le comte de Morelly s'adresse à son féroce ennemi et ces termes :

—Puisque tu veux, lui dit-il, mettre le comble au mal que tu m'as fait, puisque tu me voues à la mort, je ne m'abaisserai point à te demander grâce pour moi, car l'existence m'est désormais un supplice et le trépas me deviendra un bienfait !... Mais mon sang doit te suffire, et tu ne peux avoir aucun intérêt à verser celui de cet honnête vieillard. Laisse lui donc la vie ! il n'a point mérité d'être associé à mes malheurs : son seul crime est d'avoir ouvert son cœur à la compassion. Il n'a pu t'offenser en me donnant un asile. Au nom de ses cheveux blancs, sauve ses jours, rends-le à la liberté, et je te pardonne mes souffrances, je me livre à toute ta haine !"

Un sourire du démon vient errer en ce moment sur les lèvres de Caracalla. Son ricanement est celui du tigre qui tient sous sa griffe sanglante la proie qui se débat vainement pour lui échapper. Il accueille avec une amère dérision l'explosion de dévouement que le comte vient de faire éclater en faveur d'Anselme, et, sans daigner prononcer une parole d'espérance, il fait un nouveau signe au géôlier, puis disparaît dans la foule des hommes hideux qui l'accolent de toutes les démonstrations d'une servile dépendance.

Quel est donc cet homme qui dirige à son gré tant d'autres hommes vendus au meurtre ? Tout fléchit devant ses volontés souveraines ! Le teint hâve de son visage balafre, ses énormes et noires moustaches, ses yeux ardents, roulant sous d'épais sourcils, donnent à sa physionomie une expression horrible, où se peignent à la fois l'orgueil et la bassesse, l'hypocrisie et la férocité, l'ambition et la soif de vengeance.

Il est sans doute né sous un ciel étranger, ou du moins loin de Marseille, car jamais le vieillard ne l'a rencontré, et c'est pour le malheur de la cité autrefois florissante, aujourd'hui consternée et silencieuse, que le monstre inconnu s'y est montré au jour de la désolation et du crime.

(A suivre)